COMPTE RENDU DES SÉANCES

DU GROUPE ROMAND DES ÉTUDES GRECQUES ET LATINES

Rapport d'activités pour l'année 1993.

Le groupe romand des études grecques et latines s'est réuni à deux reprises : le 16 mai dans la petite ville d'Orbe, localité du canton de Vaud connue pour son splendide ensemble de mosaïques romaines trouvées en pleins champs et provenant d'une *villa* (la séance s'est déroulée, d'ailleurs, dans le cadre pimpant de l'*Hôtel des Mosaïques*), puis le 20 novembre dans la prestigieuse salle du Sénat de l'Université de Lausanne, au palais de Rumine, donc dans les anciens bâtiments de cette Université. Il faut attribuer au hasard du *turnus* entre villes universitaires ainsi qu'au choix de lieux marqués par la présence romaine le fait que les deux séances ont eu lieu sur territoire vaudois : le président du groupe n'est pas vaudois.

I.

SÉANCE DU 16 MAI 1993

Président : M. André HURST

La séance s'est ouverte par une information relative aux projets de réforme de l'enseignement secondaire. L'ensemble des personnes intéressées en Suisse, à savoir toutes celles que regroupent l'*Association suisse pour l'étude de l'antiquité* (professeurs d'Universités), *l'Association suisse des philologues* (maîtres de l'enseignement secondaire), la *delegazione Svizzera della Società italiana di cultura classica* (équivalent italophone, à peu de choses près, de notre groupe), et bien évidemment, le *Groupe romand des études grecques et latines*, ont élaboré une réponse commune à ce projet, mettant en garde les autorités contre un recul de l'enseignement des langues anciennes au moment même où l'on parle de culture européenne, signalant par ailleurs les apports de leur étude dans une formation générale.

Deux conférences ont été présentées à cette occasion :

I. — M. Damien NELIS, de l'Université de Fribourg, et qui vient d'être nommé à l'Université de Durham : *Apollonios est un poète sans faille dans les Argonautiques... ; mais préféreriez-vous être Homère ou Apollonios?* (Longin, *Du Sublime*, 33.4.)

Les lecteurs d'Apollonios, comme en témoigne cette question de Longin, ont toujours eu l'habitude de comparer les *Argonautiques* avec l'*Iliade* et l'*Odyssée*; de cette comparaison ressort une attitude généralement négative face au poète hellénistique. De l'Antiquité jusqu'à

nos jours, la comparaison avec Homère a été le point de départ de nombreuses études sur les *Argonautiques*. Les scholies antiques sur le poème s'adonnaient déjà à cette tâche et il est évident qu'un *poeta doctus* latin comme Virgile était tout à fait au courant des très nombreuses connexions entre le poème hellénistique et les textes homériques. Aujourd'hui, dans le livre le plus récent sur Apollonios (R. L. HUNTER, *The Argonautica « of Apollonius » : Literary Studies*, Cambridge, 1993) sont démontrées toute la complexité et la profondeur de l'imitation apollonienne d'Homère. En effet, depuis quelques années, une série de travaux ont profondément renouvelé l'étude des *Argonautiques*, nous permettant de mieux comprendre les rapports entre Apollonios et Homère. Ces études montrent que l'imitation d'Homère est rarement quelque chose de banal chez Apollonios : il ne s'agit ni d'une copie simpliste, ni d'une imitation stérile.

De manière systématique, du début jusqu'à la fin de son poème, le poète hellénistique est constamment en train d'inciter le lecteur à se rappeler Homère et à confronter son œuvre avec les textes homériques. Pour résumer : si l'on se penche de près sur les ressemblances entre les aventures de Jason et celle d'Ulysse, il est possible de faire ressortir le plan suivant. Dans les *Argonautiques*, comme dans l'*Odyssée*, il est question d'un retour, d'un νόστος. Ulysse doit rentrer de Troie à Ithaque. Jason doit aller en Colchide, trouver la Toison d'Or et la ramener en Grèce. Ce parallèle explique pourquoi Apollonios donne à plusieurs reprises au mot νόστος la signification non seulement de voyage de retour, mais aussi le sens d'expédition. Une comparaison systématique des deux voyages révèle de nombreuses ressemblances entre les deux νόστοι.

Voyage d'aller en Colchide.

1) Le chant d'Orphée (*Arg.*, 1.496-511) représente, sous l'influence des lectures allégoriques d'Homère, une imitation du chant de Démodocos racontant les amours d'Arès et Aphrodite (*Od.*, 8.266-366 : cf. D. P. NELIS, *Mus. Helv.*, 49 [1992] 153-70).

2) Ce chant est suivi par le début du récit du voyage des Argonautes; de même, dans l'*Odyssée*, c'est à la suite des trois chants de Démodocos, dans le huitième livre de l'*Odyssée*, qu'Ulysse se met à raconter ses aventures, dans les livres 9-12.

3) Hypsipyle rappelle principalement Calypso.

4) L'épisode des géants à Artakia (*Arg.*, 1.957) évoque la rencontre d'Ulysse avec les Lestrygons près de la source Artakia (*Od.*, 10.108).

5) Les vents qui repoussent les Argonautes chez les Dolions rappellent l'épisode d'Éole.

6) Amycos ressemble à Polyphème; pour le match de pugilat, (voir *Il.*, 23.651ff et *Od.*, 18.1ff 7). La prophétie de Phinée se fait l'écho de celles de Tirésias et de Circé.

Voyage de retour de Colchide.

Au cours du long périple de retour des Argonautes, on distingue facilement plusieurs épisodes qui renvoient de manière explicite aux errances d'Ulysse : Calypso, Circé, les Sirènes, les Planctes, Charybde et Scylla, Thrinacie et les Phéaciens.

Colchide.

La Colchide représente le but de la première moitié de la navigation de Jason, mais non la fin de son voyage : c'est à Pagase que se situe la véritable fin du νόστος des Argonautes; c'est là, comme Ulysse à Ithaque, que Jason réclame la place qui lui est due. C'est pour cette raison qu'Ithaque n'a pas servi de modèle pour la Colchide apollonienne. En fait, Apollonios a puisé à deux autres sources homériques. Son premier modèle, il l'a trouvé dans l'épisode des Phéaciens. Arrivé chez Alcinoos et sa femme Aréte sur l'île de Schérie, Ulysse y rencontre leur fille Nausicaa. Homère laisse entrevoir ici la possibilité d'une histoire d'amour entre la princesse et le héros. Chez Apollonios on trouve, dans des rôles parallèles, Jason, Aiétès, Eidyia et leur fille Médée. Ici, contrairement à la retenue du texte homérique, l'érotisme se fait explicite : c'est l'histoire d'amour qui va dominer l'action. Le second modèle d'Apollonios pour la Colchide est à mon sens le suivant. Ulysse, sur l'ordre de Circé, doit naviguer au pays des morts et revenir vivant. Selon l'une des théories proposées pour expliquer l'origine et le sens du mythe des Argonautes et de la Toison d'or, cette histoire repré-

sente un voyage vers l'au-delà en quête d'immortalité. Il faut bien avouer que le voyage, suivant les directions indiquées par Phinée, à travers les Symplégades et vers un pays situé aux confins du monde sur lequel règne Aiétès fils du Soleil, — les Symplégades étant vues comme une barrière infranchissable, comme la porte entre la vie et la mort — se prête assez facilement à ce genre d'interprétation. La Colchide apollonienne est de ce fait créée d'une fusion du pays des Phéaciens et du pays des morts dans le voyage d'Ulysse. De cette manière, la structure même du voyage des Argonautes, liée à de nombreux détails extrêmement précis, révèle que le récit d'Apollonios, dans son ensemble, est contruit sur le modèle de l'*Odyssée*.

II. — M. Pierre SCHUWEY, de l'Université de Fribourg : *Cicéron et les Gracques dans le « De Haruspicum Responso »*.

Les jugements de Cicéron sur les Gracques jalonnent un parcours complet, intéressant et parfois surprenant de l'évolution de son œuvre et de sa pensée, si l'on choisit pour leur analyse un ordre chronologique.

Le *De Haruspicum responso* contient à cet égard deux passages bien représentatifs de la complexité de l'entreprise. Dans ce discours, prononcé devant le Sénat entre le 6 et le 14 mai de l'an 56 av. J.-C., Cicéron tente de détourner contre Clodius les réponses données par les haruspices, qui avaient été consultés sur des prodigues ayant eu lieu en territoire latin au mois d'avril 56. Clodius avait réuni une *contio* et décrété que ces avertissements divins concernaient directement la profanation de lieux sacrés et cultuels, c'est-à-dire la maison que Cicéron avait fait reconstruire, à son retour d'exil, sur le Palatin, à l'emplacement que lui, Clodius, avait consacré à la déesse *Libertas*.

Répondant au premier des quatre avertissements donnés par les haruspices — éviter la discorde —, Cicéron rend Clodius responsable de cette cause d'affaiblissement de l'État, et il en profite pour dresser la liste de ceux qui ont combattu la République. Parmi ceux-ci, Tiberius Gracchus fit preuve de *grauitas, dignitas, eloquentia*, tandis que de Caius sont relevées les qualités oratoires : *ingenium, eloquentia, uis, grauitas dicendi*. La plupart de ces qualités sont propres à l'aristocratie, aux *propugnatores rei publicae*, et Cicéron les présente comme des adversaires de valeur, contre lesquels la lutte avait une certaine dignité, ce qui n'est nullement le cas pour Clodius. La *transitio ad plebem* de ce dernier permet d'ailleurs un nouveau parallèle avec les Gracques. Ces tribuns emblématiques avaient des raisons sérieuses de quitter le bon parti : Tiberius y fut poussé par la sévérité du Sénat, mais il est présenté comme *fortis* et *clarus*; Caius fut influencé par sa *pietas*, sa *dolor*, sa *magnitudo animi*. Une fois encore, ces qualités relevées par Cicéron sont propres aux plus nobles personnages de la République.

L'analyse des deux passages démontre que Cicéron reconnaît aux Gracques les vertus fondamentales des bons et grands citoyens, ainsi que le talent oratoire. Il regrette que ces qualités n'aient pas été employées pour une juste cause, mais ce dévoiement s'explique par des circonstances atténuantes qui les laissent intactes : simplement, elles n'ont pas pu être portées à leur plus haut degré, comme chez leurs aïeux, notamment leur grand-père Scipion l'Africain.

Ce relatif éloge de Cicéron a généralement été expliqué par la tactique de l'adversaire à abattre : plus on loue les Gracques, plus on peut écraser Clodius, qui est du même bord, mais sans aucune de leurs vertus. Il faut prendre en considération deux autres facteurs importants. Le premier tient à la situation politique de Cicéron à l'époque du *De haruspicum responso*. Ses relations avec une partie du Sénat ne sont pas bonnes, surtout avec celle qui a pactisé avec Clodius. Les Gracques lui paraissent soudain moins éloignés de sa propre situation, et la *seueritas* n'a pas forcément valeur d'éloge à l'égard du Sénat. On peut se retrouver dans l'autre camp sans être dépourvu de *uirtutes* et d'*ornamenta*. Ce n'est donc pas seulement contre Clodius que Cicéron argumente, mais également en faveur de lui-même : il ménage sa « palinodie », la politique de César, et lance quelques pointes à l'adresse d'une partie des *optimates*. Le second facteur nous est donné par l'activité littéraire de Cicéron, qui publiera le *De oratore* l'année suivante, et dont les nombreuses remarques qu'il y fera sur

l'éloquence de Caius donnent à penser qu'il lit ou relit les discours du tribun. De plus, les termes élogieux utilisés dans le *De haruspicum responso* se retrouvent quelques années plus tard dans le *Brutus*. Il est donc fort possible que l'enthousiasme de Cicéron pour l'éloquence des Gracques ait débordé dans notre discours, et que l'éloge de leurs qualités humaines et oratoires y soit plus que tactique ou conventionnel.

Finalement on peut observer, à travers le *De haruspicum responso*, combien les jugements de Cicéron sur les Gracques non seulement épousent la thèse à défendre au sein d'un discours, mais encore reflètent plus largement l'évolution et les avatars de sa carrière. Il faut en tout cas, pour une approche correcte des divers passages, éviter un certain réductionnisme, qui minimise tout éloge en partant du principe que Cicéron ne pouvait éprouver aucune bienveillance pour les Gracques.

L'après-midi, sous la conduite de monsieur François Menna, archéologue, les membres du groupe ont pu admirer les mosaïques qui font la célébrité du lieu.

II.

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE

Président : M. André HURST

Lors de la séance du 20 novembre, à Lausanne, une partie administrative a précédé les exposés. Le président, arrivé en fin de mandat, a présenté un bref rapport. Il a notamment signalé, sur la question récurrente de la réforme des études secondaires, que devant l'absence de réaction des instances officielles à la prise de position unanime des représentants des langues anciennes, il avait écrit directement à madame la conseillère fédérale Ruth DREIFUSS, chargée du dossier de l'éducation, pour lui signaler le contraste entre le silence qui a accueilli notre réaction et le fait que des voix positives se sont élevées récemment dans la presse en faveur des langues anciennes de la part de milieux de l'économie.

Sur proposition du comité, le groupe élit le prochain président du groupe en la personne du professeur Marcel PIÉRART, de l'Université de Fribourg. Il complète également le comité par l'élection du professeur Adalbert GIOVANNINI, de l'Université de Genève. Comme le veut la coutume, le président sortant demeure membre du comité pour un mandat.

Les exposés suivants ont été présentés :

I. — M. Jean IRIGOIN, professeur au Collège de France : *Le rôle de l'Italie dans la transmission des textes grecs durant l'antiquité et le Moyen Âge.*

Après avoir rappelé le rôle joué par la Grande-Grèce et la Sicile dans le développement de la poésie grecque, les origines de la comédie et les débuts de la pensée philosophique, on s'est attaché à montrer comment, dans la seconde moitié du III^e^ siècle, l'hellénisme de ces régions, avec un Tarentin, Livius Andronicus, un Campanien, Naevius, un Messapien, Ennius, est à l'origine de la littérature latine, en offrant comme modèles des livres grecs venus directement d'Athènes, dans un état antérieur à l'intervention des éditeurs alexandrins. L'arrivée à Rome des œuvres ésotériques d'Aristote et leur publication, la création dans cette ville des premières bibliothèques publiques bilingues, le passage ou l'installation dans la capitale de l'empire d'auteurs issus des provinces orientales, la place tenue par l'usage de la langue grecque écrite et parlée dans les milieux cultivés, voilà autant de marques du rôle joué par l'Italie dans la transmission et la diffusion des œuvres grecques.